

Avant-propos

Dans la société contemporaine, en Occident, le travail occupe une place centrale. Il n'est pas bien vu de vivre dans l'oisiveté. Le travail comme emploi est ce qui permet d'accéder à des revenus et à des droits sociaux. Le travail est un moyen de reconnaissance et d'intégration, mais il est aussi le lieu d'oppressions et de souffrances, d'injustices et d'anéantissement de l'humain. Cette centralité du travail est un héritage du développement de la société industrielle. Une société de production de biens et de services qui améliorent les conditions d'existence.

Aujourd'hui, cependant, le type de développement de cette société de consommation est mis en question. De même la centralité et l'importance donnée au travail et à l'emploi. Dans la vie de nombreux citoyens, avec ou sans emploi, le travail n'occupe plus la même place ; il ne fait plus sens comme il pouvait le faire encore il y a peu. Cette question du « Sens et du non sens du travail » a été creusée dans divers lieux de formation et de recherche au Cefoc à partir des expériences vécues aujourd'hui, mais aussi en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur du temps et de l'histoire. Quelle place et quel sens le travail avait-il dans les sociétés anciennes dont l'Occident a hérité ? Poser cette question permet de relativiser l'époque contemporaine, mais aussi de découvrir les continuités et les ruptures avec le passé.

Philippe Muraille, collaborateur au Cefoc, a revisité à ce sujet le philosophe Aristote, témoin de son époque où le travail et la fonction économique étaient essentiellement portés par les esclaves. Entre ce monde grec et le monde d'Occident, il y a manifestement des ruptures, mais aussi des continuités. L'analyse qui suit propose d'entrer dans la compréhension de ce « monde grec ancien » et de pointer les ruptures et continuités par rapport au « monde d'Occident contemporain ». Elle est suivie par la présentation de quelques textes d'Aristote relatifs au travail.

Pourquoi faire retour sur l'histoire et sur le sens du travail chez les Grecs anciens alors qu'il y a tant de ruptures entre eux et nous ? N'est-ce pas un peu trop exotique ? Autant lire une bande dessinée sur Astérix. Ne serait-ce pas mieux ? Nous avons en effet aujourd'hui d'autres urgences en pensant au travail, en cherchant ou en ne cherchant plus un boulot. Que faire de « la-place-du-travail-dans-la-Grèce-ancienne » pour essayer de comprendre et de nous comprendre entre nous ? C'est déjà si difficile de se comprendre et de comprendre notre monde, avec ses insistances si fortes sur le travail, sur l'emploi. Et par-dessus le marché : qui est cet Aristote ? Notre monde est en rupture avec le monde ancien. Toutes les traductions actuelles d'Aristote, pour grand public, commencent par une préface où il est au moins fait expressément mention des Droits de l'Homme... qu'Aristote et son monde n'avaient tout simplement pas lus.

Dans la Grèce ancienne, le travail a été majoritairement le fait des esclaves. C'est pour cela qu'il est méprisé, du moins dans les représentations culturelles de l'époque. Et le fait de l'esclavage lui-même ne paraît pas avoir fort troublé personne : les chrétiens en parlent un peu, mais ils n'imaginent certainement pas changer les institutions du travail. L'esclavage a été une composante essentielle du développement du monde grec antique pendant toute son histoire. Il est considéré par les Anciens non seulement comme indispensable, mais encore comme naturel : même les humanistes (les stoïciens) et les chrétiens au moins jusqu'aux V^e et VI^e siècles ne le remettront pas en cause.

Les faits, les pratiques et les institutions

Travailler

Le travail est central dans les faits économiques et sociologiques des anciennes sociétés grecques. Mais il n'est presque nulle part dans les représentations collectives – l'ambiance du temps, l'opinion, les figures, etc. – de ces mêmes sociétés, sauf, justement, chez Aristote. Observant les faits de sa société, Aristote est d'abord témoin des pratiques qui reportent sur le travail des esclaves, les non-citoyens, le presque tout de la fonction économique.

L'économie, dit-il, est nécessaire à la production des biens indispensables à la vie tout court. Observateur et sociologue des pratiques de sa société, Aristote sait très bien, comme tout le monde, que les non-esclaves, les hommes libres, travaillent aussi dans différents métiers ⁽¹⁾. Mais il sait surtout que, si modestes soient leurs moyens pécuniaires, tous les gens libres, pauvres, moins pauvres et un peu plus riches, se procurent des esclaves pour le « boulot », autant pour le gros boulot que pour les multiples tâches où la qualification professionnelle dépasse celle du *despotès*, c'est-à-dire le maître, le propriétaire. Remise à jour par les historiens et sociologues d'aujourd'hui, la Grèce ancienne apparaît actuellement comme un très bel édifice politique et culturel, dont les moyens sont à trouver dans le travail de toutes natures : travail agricole et artisanal, exploitations minières de marbres et d'argent, constructions urbaines, chantiers navals, etc.

L'institution de l'esclavage

Les Grecs anciens héritent, de leurs prédécesseurs guerriers, la pratique systématique de l'esclavage. Les esclaves sont trois fois plus nombreux que les hommes libres. Ils sont mêlés à toutes les tâches de la vie quotidienne dans les Cités des VI^e, V^e et IV^e siècles, les époques du Parthénon, de Périclès puis d'Alexandre et son précepteur, Aristote.

Le vécu et le ressenti du travail : le travail au négatif, par nécessité

Nous ne disposons pas de sources qui disent le ressenti. Et pour cause. Les gens qui travaillaient étaient pour la plupart illettrés et pour la plupart aussi des esclaves. On trouve seulement, çà et là, des échos au ressenti du travail chez quelques auteurs tragiques et principalement chez Hésiode, dès le VII^e siècle avant J-C : « *La misère est partout pour celui qui ne se soumet pas à la nécessité du travail.* » Le travail est vécu comme un fardeau. Il tient à la nécessité dans laquelle l'humanité se trouve d'assurer la conservation de sa vie, de produire les moyens matériels nécessaires à sa vie. Les anciens mots pour dire l'expérience du travail sont : poids ou fardeau (*ponos*), pauvreté, misère et indigence (*penia*), dépendance, contrainte, pénibilité, bref la terrible nécessité matérielle à laquelle il faut se soumettre par contrainte naturelle pour simplement vivre. Bref aussi le contraire de la liberté grecque, de l'humanité libérée, de l'humanité du temps libéré pour la culture, les sciences et connaissances, la politique et l'éducation, les relations d'amitié, le beau du théâtre et des édifices : tout cela fait le bonheur et les valeurs d'une humanité possible dont rêvent les hommes libres. C'est eux qui font les sociétés grecques, leurs lois et leurs institutions, au prix de ces autres parmi eux, les non-libres précisément : les esclaves, faits ainsi par la naissance, par l'achat sur les marchés et par les conflits armés.

La Cité : pour un vivre ensemble dans la paix

L'invention grecque par excellence, c'est la Cité, la démocratie entre égaux, les sciences et l'éducation. Les Grecs ont aussi introduit les questions de sens, précisément, sur le « vivre » et sur « la vie à hauteur d'humanité estimable ».

La « Cité grecque » est née d'un lent « travail politique » des sociétés sur elles-mêmes, qui va du VIII^e siècle, au moins, jusqu'au IV^e siècle avant J-C, au moins. D'après les historiens d'aujourd'hui, Vidal-Naquet (Paris), Vernant (Paris) ou Moses Finley (Oxford), la question centrale n'était pas d'abord celle des moyens de production économique. La question était résolue par l'esclavage. La question centrale était, que cela plaise ou non, celle de la possibilité de vivre-ensemble autrement qu'à l'état de violences ou de conflits permanents. Le problème du vivre-ensemble est né grec et semi-démocratique, en même temps que l'immense arsenal

¹ Il ne parle pas vraiment du travail, sauf pour dire que l'économie très matérielle est indispensable à la vie personnelle et à la vie politique, le vivre-ensemble ou la *polis* (la cité).

des sciences grecques, de l'éducation, de la mesure du juste et de l'injuste dans les rapports collectifs, du sens de l'âme et du corps, de l'esprit et des pulsions, bref de ce que nous appelons les questions de sens. Mais jamais il ne serait venu à l'idée des intellectuels grecs, ni des pédagogues grecs, de poser des questions de sens en dehors de ce double cadre : l'observation de la Nature et ce qui se fait et est institué dans la Cité, censée imiter les lois immuables et intelligentes de la Nature. Cette Cité (ou cet État) est fondamentalement inégalitaire. Il est le fait des hommes libres et politiquement égaux entre eux, de naissance, pauvres (le plus souvent) et parfois riches ou très riches. Ce sont eux qui, à tour de rôle, sont gouvernés et gouvernants.

Et l'esclavage dans tout ça ?

La pratique de l'esclavage va de soi. Le travail est subalterne, comme l'est précisément l'économique par rapport au politique et au culturel. Ce n'est pas sur les rapports de travail que se fondent les rapports essentiels au « faire politique ». Ils se fondent sur l'égalité entre citoyens, dont les rapports d'amitié, de respect et d'intelligence fondent cela même qui importe, à savoir : les créations de l'intelligence, les sciences, l'éducation et l'enseignement, le théâtre et les figures de la Cité dans ses grandes constructions et, surtout, le sens du juste et de l'injuste. Mais les frontières du juste et de l'injuste s'arrêtent aux frontières de la citoyenneté. Et toutes et tous tiennent la citoyenneté de naissance, parfois de l'affranchissement du « statut légal d'esclave ».

Les représentations collectives, les conceptions et les figures de l'époque

Notre problème actuel n'est pas de décider si les anciens ont eu tort ou raison. Il y a eu le fait massif de l'esclavage, du travail servile et du statut politiquement et structurellement subalterne du travail.

Mais il y a plus. Dans leurs représentations collectives et leurs opinions, la Cité et la culture dominante ont méprisé le travail ; elles l'ont considéré comme de peu de valeur, alors que tout le monde voyait bien que le travail est utile et indispensable. Et la philosophie de la Grèce ancienne s'est très majoritairement accommodée de la situation. Elle a même justifié le fait sociologique des statuts subalternes en les considérant comme des « faits conformes à la nature ».

Une réflexion sur le sens du travail aujourd'hui peut fort bien se priver d'un retour sur le passé grec. Les expressions de ce passé nous paraissent barbares. S'agit-il d'ailleurs de notre passé ? Nous avons de toute façon d'autres urgences. Sauf si l'idée nous vient à l'esprit et si nous avons le temps de mettre l'actualité en perspectives ⁽²⁾.

Heurs et malheurs de la place du travail dans les représentations grecques

Dans les étapes et les ruptures de l'histoire des cultures européennes, les nôtres, nous trouvons le « monde grec ». Il a été largement partie prenante, parfois décisive, avec la naissance du christianisme dans les cités grecques. Les pratiques grecques et romaines ont continué jusqu'aux VI^e et VII^e siècles de notre ère. Par les écoles scolastiques, Aristote est devenu l'instituteur par excellence du Moyen Âge. Le monde moderne a voulu faire table rase de tout le passé et de son fatras. À cela près, cependant, que reléguant à la brocante le Dieu Tout-Puissant des hiérarchies, des souverainetés politiques et des privilèges du passé médiéval, la Modernité devait convoquer la Nature et la Raison pour juger du juste et de l'injuste, pour refaire le monde de la vie où il y a aussi le travail. Et cette Modernité, qui nous précède, celle de la première philosophie sociale et de la place du travail, redécouvrait Aristote : le champion d'une société qui se pense rationnellement dans les concepts et les figures du dominant et du dominé, du maître et de l'esclave. La philosophie allemande de Hegel, le spiritualiste, a pensé l'État et le fonctionnement du monde social en reprenant, pour les ajuster, les concepts du Maître et de l'Esclave qu'il empruntait à Aristote. Et, matérialiste, compagnon et artisan des luttes ouvrières, Marx a pensé son monde, pour le transformer, en empruntant au même Aristote, les figures et les concepts-clés du maître et de l'esclave.

² La même remarque vaut d'ailleurs, au moins partiellement, pour le passé biblique.

Les concepts de Maître et Esclave pour penser la société grecque

Ces concepts viennent de l'observation des pratiques. Ils représentent le premier aboutissement intellectuel d'un travail immense. Les pédagogues d'aujourd'hui le savent fort bien chaque fois qu'il leur revient de tenter de comprendre les cohérences du monde comme il fonctionne, le monde se faisant. Il faut essayer de comprendre le monde à travers des figures, éventuellement à travers des bandes dessinées et des figures « people ». Dans le monde grec, les figures du maître et de l'esclave sont des figures « people » ; on les trouve dans les comédies, dans les conversations dont témoignent les dialogues de Platon, parfois même dans le théâtre tragique. Les gens d'Athènes se moquent des Perses : ils sont tous des « esclaves », des gens de rien, incapables de se diriger eux-mêmes, en l'absence du souverain, le « Grand Roi, Cyrus de Persépolis ». Mais les Grecs sont des gens libres et intelligents. Ils ont des esclaves, partout. Ils ne sont pas dupes. Mais que voulez-vous ? Nécessité fait loi.

Conclusion

Il se trouve qu'Aristote a simplement fait son métier de sociologue et d'enseignant, au Lycée d'Athènes, en étudiant et en donnant à penser le fonctionnement de son monde. Il a cherché à mettre en place les concepts opératoires de *despotès* (maître) et de *doulos* (esclave), de dominant et de dominé. Il a pratiqué, à ses risques, la méthode inductive : partant du « fait », il a eu l'idée de justifier le « fait seulement sociologique », en le considérant, suivant l'opinion ambiante et majoritaire, comme un « fait de nature ».

On peut lui reprocher tout ce qu'on voudra. On ne peut cependant pas lui reprocher d'avoir cherché à comprendre, avec ses étudiants du Lycée à Athènes, les modes de fonctionnement de sa société. On ne trouve nulle part, ni avant lui ni après lui, d'autres essais d'élucidation ou de mise en gros plan du rapport de dominant et de dominé, propre au fonctionnement et aux cohérences de sa société.

Le travail est indispensable, comme l'économie et ses contraintes, mais il est subordonné à tout le reste, c'est-à-dire au principal : le vivre-ensemble, le vivre selon l'harmonie entre soi, la cité et la nature, le vivre à hauteur d'humanité, en disposant du temps pour soi et du temps pour la cité et la culture, pour les sciences, y compris la biologie, la physique et la médecine, pour l'éducation, pour l'athlétisme et les Jeux olympiques, pour le théâtre grec et la philosophie. C'est-à-dire du temps pour s'occuper, selon la raison, des questions de sens, des questions du juste et du non juste, en interrogeant les Lois, comme Antigone, ou en interrogeant la Nature, principe souverain du vrai, du juste et du beau, bref de l'humanité, de la société et d'une lointaine civilisation se faisant grecque.

Entre cette société-là et la nôtre : quelles ruptures ? Quelles continuités aussi, lorsqu'il s'agit de la place du travail dans le « faire société » ?

Regardant ce passé, on peut y reconnaître des ruptures, lorsqu'il s'agit de penser le travail et le sens de la vie. Dans son livre *La condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt s'en fait l'interprète : « *Dire que le travail et l'artisanat étaient méprisés dans l'antiquité parce qu'ils étaient réservés aux esclaves, c'est un préjugé. Les Anciens faisaient le raisonnement inverse : ils jugeaient qu'il fallait avoir des esclaves à cause de la nature servile de toutes les occupations qui pourvoyaient aux besoins de la vie. C'est même par ces motifs que l'on défendait et justifiait l'institution de l'esclavage. Travailler, c'était l'asservissement à la nécessité, et cet asservissement était inhérent aux conditions de la vie humaine. Les hommes étant soumis aux nécessités de la vie ne pouvaient se libérer qu'en dominant ceux qu'ils soumettaient de force à la nécessité.* »

Mais en regardant ce passé, on peut aussi y voir des continuités à travers des schémas de pensée qui habitent nos représentations actuelles du monde et de la vie. Toute la société grecque, depuis son passé guerrier, est traversée par des rapports de hiérarchie et de séparations entre les statuts, et cela jusqu'au VI^e siècle de notre ère au moins. Qu'on veuille penser aux relations de hiérarchie et de séparations entre le libre et le servile, entre activités proprement politiques (libres et intellectuelles) et activités économiques subalternes, entre créations culturelles et occupations de productions matérielles, entre âme et corps, entre gouvernement de l'intelligence prévoyante et obéissance du corps, entre masculin et féminin, entre temps libre et temps occupé par les besoins matériels.

Aristote (384-322) témoin et interprète de son monde : textes choisis

« Les gens libres, ceux qui font les lois et les institutions de nos cités, ils comprennent bien ce conseil d'Hésiode lorsqu'il recommande ceci : disposez d'une maison (l'oïkos, le domaine familial), d'une femme et au moins d'un bœuf. Pour le pauvre, en effet, le travail de l'animal remplace celui de l'esclave. »

Aristote, *La Politique*

Ce qu'Aristote dit du travail et de sa condition subalterne est tout à fait représentatif de l'opinion publique, l'opinion collective qui prévaut massivement dans les cités anciennes. Mais, d'abord, dans quel contexte politique et intellectuel immédiat s'exprime-t-il ? Pourquoi parle-t-il de l'esclavage ? Il forge les concepts opérationnels de maître et d'esclave pour comprendre son monde. Il cherche à comprendre si le monde de la Cité grecque est cohérent avec l'ordre de la nature.

Une question et des rumeurs lézardent l'opinion. Le recours à la pratique de l'esclavage pour les travaux est un système institué par la Loi. Mais cette Loi est-elle justifiée par la Nature (et la Raison), ou bien s'agit-il seulement d'une fabrication caduque, d'une convention temporaire, révisable, qui ne se justifie pas selon la Nature ? Tous les humains ne respirent-ils pas le même air ? L'esclavage n'est-il pas contraire à la Nature ? Discutant la question, Aristote considère que les institutions de la Cité grecque sur le travail servile et l'esclavage sont conformes à l'ordre naturel. *« Par ses vues rationnelles et intelligentes de conservation, la nature a fait certains êtres pour commander et d'autres pour obéir. Elle a voulu que l'être doué de la raison prévoyante commande en maître. Et elle a voulu que l'être, doué par ses forces corporelles d'exécuter des ordres, obéisse en esclave. N'est-ce pas pour cela qu'il y a communauté d'intérêt entre l'esclave et le maître ? »*

Pour vivre humainement, il faut posséder les biens nécessaires à la vie : l'oïkos ou la propriété du petit domaine agricole ou artisanal. Et la gestion de ce bien suppose que « le maître » dispose de diverses aides qui sont sa propriété. *« Est esclave celui qui est la propriété d'un autre et est son aide. »* **L'esclave** est un bien mobilier. Il apporte son aide de plusieurs façons.

Il est une « **force de travail corporel** » : *« L'aide de l'esclave est semblable à celle que nous attendons de l'animal. »* *« L'utilité des animaux domestiques et celle des esclaves sont à peu près les mêmes : les uns comme les autres nous aident, par le secours de leurs forces corporelles, à satisfaire les besoins physiques de l'existence. »*

Il est aussi un « **instrument animé** » ou un « **instrument rationnel** ». *« Parmi les instruments, les uns sont inanimés, les autres vivants : par exemple, pour le patron du navire, le gouvernail est un instrument sans vie, et le matelot qui veille à la proue, un instrument vivant, l'ouvrier, dans les techniques, étant considéré comme un véritable instrument ... La propriété n'est qu'un instrument de l'existence, la richesse une multiplicité d'instruments, et l'esclave une propriété vivante ; seulement, en tant qu'instrument, l'ouvrier est le premier de tous. Si chaque instrument, en effet, pouvait, sur une injonction reçue, ou même devinée, travailler de lui-même, ... si les navettes tissaient toutes seules ; si l'archet jouait tout seul de la cithare, les entrepreneurs se passeraient d'ouvriers, et les maîtres d'esclaves. Les instruments proprement dits, sont donc des instruments de production. »* Autrement dit, si nous disposions de robots intelligents pour faire le boulot, nous n'aurions besoin ni de travail ni d'esclaves.

Le **rapport d'autorité et d'obéissance** est propre à tout être vivant naturel et à l'humain. *« Il faut donc, je le répète, reconnaître d'abord dans l'être vivant l'existence d'une autorité pareille à celle d'un maître et à celle d'un gouvernant : l'âme commande au corps comme un maître à son esclave ; la raison commande à l'instinct et aux affects, comme un magistrat [...] Or, on ne saurait nier qu'il ne soit naturel et bon pour le corps d'obéir à l'âme ; et pour la*

partie sensible de notre être, d'obéir à la raison et à la partie intelligente. L'égalité ou le renversement du pouvoir entre ces divers éléments leur serait également funeste à tous. »

Les **rapports de supériorité et d'infériorité** se répercutent dans tous les rapports entre humains : *« C'est une loi générale qui doit nécessairement régner entre les hommes. Quand on est inférieur à ses semblables autant que le corps l'est à l'âme, autant que la force pure l'est à l'homme, alors le meilleur parti à tirer de son être, c'est d'être esclave. Pour ces hommes-là, le mieux est de se soumettre à l'autorité du maître » [...] «Le rapport entre les genres masculins et féminins est analogue : l'un est supérieur à l'autre : celui-là est fait pour commander, et celui-ci, pour obéir. »*

N'y a-t-il pas des situations où il faudrait corriger la Loi ? *« Souvent, j'en conviens, il arrive que les uns n'ont d'hommes libres que le corps, et que les serviteurs, entravés qu'ils sont par le statut, ont l'âme des hommes libres. »* La question embarrasse. La Nature indique la direction, dit Aristote. *« Elle fait ce qu'elle peut, non ce qu'elle veut. »* Mais les lois de la Cité en tiennent compte, puisqu'elles prévoient la possibilité d'affranchir les esclaves, sous certaines conditions restrictives.

Autre question. **Qu'en est-il des gens qui sont réduits à l'esclavage par la guerre ?** *« On peut être réduit en esclavage et y demeurer par la loi : cette loi est une simple convention par laquelle celui qui est vaincu à la guerre se reconnaît la propriété du vainqueur. Mais bien des légistes accusent ce droit d'illégalité [...] parce qu'il est horrible que le plus fort, par cela seul qu'il peut employer la violence, fasse de sa victime son sujet et son esclave. »*

Philippe Muraille,
philosophe et théologien,
collaborateur volontaire au Cefoc

Pour aller plus loin

Quelques fondamentaux

Pierre PELLEGRIN, *Aristote. Les Politiques*, Paris, G. F., 1993. Textes d'Aristote en format de poche.

Marie-Paule LOICQ-BERGER, *Aristote et l'esclavage*, site WEB de *Folia Electronica Classica*, UCL, Louvain-la-Neuve, 2007.

Daniel MERCURE et Jan SPURK, *Le travail dans l'histoire de la culture occidentale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003.

Des vues d'ensemble

Hannah ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, Pocket, 1994. La version originale de cet ouvrage a été publiée en anglais aux États-Unis, en 1958, *The Human Condition*.

Moses FINLEY, *Économie et société en Grèce ancienne*, Seuil, 1998. La version originale de cet ouvrage a été publiée en anglais, aux États-Unis en 1980, *Economy and Society in Ancient Greece*.

Jean-Pierre VERNANT et Pierre VIDAL-NAQUET, *Travail et esclavage en Grèce ancienne*, Paris, Complexe, 2002.

Des aspects particuliers

Jean ANDREAU et Raymond DESCAT, *Esclaves en Grèce et à Rome*, Paris, Hachette, 2006.

Moses FINLEY, *Esclavage antique et idéologie moderne*, Paris, Minit, 1998. La version originale de cet ouvrage a été publiée en anglais, en 1980 à Oxford, sous le titre *Ancient Slavery and Modern Ideology*

Yvon GARLAN, *Les esclaves en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 2007.

Pierre VIDAL-NAQUET, *Les femmes, les esclaves, les artisans en Grèce ancienne*, dans Pierre Vidal-Naquet, *Le Chasseur Noir*, Paris, la Découverte, Poche, 2005.

Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

1. Regards sur l'expérience personnelle et en groupe :

- a. Dans votre vie présente ou dans le passé, quelle place, quel sens et non sens ont ou ont eu pour vous le travail et l'emploi ?
- b. Autour de vous (dans vos relations, chez vos enfants, auprès de collègues...), percevez-vous que la place et le sens du travail évoluent ? En quoi ?

2. Lecture du texte

3. Réactions :

- a. Qu'est-ce qui vous frappe dans ce texte ?
- b. Quelles continuités (relatives ?) et quelles ruptures constatez-vous entre les figures anciennes et les figures actuelles du travail, de la femme... et de la cité démocratique ?
- c. Qu'est-ce qui est éclairant pour comprendre les évolutions de la place et du sens du travail aujourd'hui ?
- d. Quels nouveaux éclairages cette réflexion apporte-t-elle à la situation vécue exprimée au départ ?
- e. Qu'est-ce que vous trouvez important de retenir pour votre vécu ainsi que pour votre recherche, vos priorités dans la vie et vos engagements ?